



Depardieu, le plus bel amoureux du cinéma français

Le corps politique de Gérard Depardieu: tel est le titre intrigant du dernier essai de Richard Millet, paru chez Pierre-Guillaume de Roux. Un vibrant hommage à ce « corps français, éructant, pétant, humant, vomissant et riant aux éclats, comme on le fait dans la province française, où le rire est devenu un viatique ».

Ludovic Maubreuil



« Je ne suis ni à plaindre ni à vanter, mais je refuse le mot de minable », avait écrit, outrage, Gérard Depardieu dans une lettre adressée à Jean-Marc Ayrault, alors Premier ministre, qui l'avait traité de « minable ».

On a beau être convaincu que le nationalisme ne permettra jamais de refonder une identité collective, apte à contrer le monde indifférencié rêvé par le Marché, d'abord et avant tout parce qu'il est l'expression, à l'échelle d'un pays, de l'individualisme libéral; on a beau savoir que notre civilisation a bien plus que 2000 ans d'âge et qu'au travers de l'extension illimitée des droits de toute personne à exprimer son exquise singularité, c'est bien la sécularisation d'un certain idéalisme chrétien qui s'affirme, on ne peut s'empêcher de trouver du panache à ceux qui pleurent la disparition de la France catholique sous les coups de boutoir du capitalisme pop. Si

ce modèle est en effet moins un contre-feu au marasme actuel, qu'une étape dans son extension, s'il a bon gré mal gré préparé le terrain à la promotion de l'individu-roi et la ringardisation de toute pensée verticale, en faire crânement vivre le souvenir au vu et au su des *Transformés*¹ requiert un courage certain. Ces derniers répugnent en effet à reconnaître l'origine de leur credo. Pour mieux effacer leurs traces, les Libérés majuscules ont besoin de détruire jusqu'à l'idée de ce qu'a été la France (sa langue en premier lieu) et ce qu'a été sa religion (au point de sans cesse en vanter d'autres). Tout cela pour dire qu'on peut se sentir davantage héritier de la civilisation euro-

péenne que promoteur de la nation française, bien plus concerné par l'effusion païenne qu'effarouché par le péché chrétien, et n'en être pas moins bouleversé par les essais de Richard Millet.

Le classicisme vivifiant de son œuvre romanesque, au sommet duquel nous plaçons *L'amour des trois soeurs Piale*² et *Le goût des femmes laides*³ – des livres capables de vous accompagner des années entières, de changer durablement votre regard sur des choses aussi essentielles que le pain, le ciel, la campagne, les femmes, la mort –, c'est désormais dans ses écrits polémiques qu'il faut aller le chercher, du sévère *Dernier écrivain*⁴ au méthodique *Langue fantôme*⁵, du douloureux *L'opprobre*⁶ à ce subtil *Corps politique de Gérard Depardieu* qui, de métaphores en déplacements et de comparaisons en cristallisations, fait se rejoindre, dans un même éprouvant destin, la France et ce qu'il faut bien appeler son acteur principal.

La trajectoire de la France

Les plus grands acteurs français sont ceux dont le cinéma aime magnifier une caractéristique (la démarche assurée de Gabin, l'élégante diction de Piccoli, le regard imperturbable de Delon), puis tenter sinon de la briser, du moins de la subvertir. C'est ainsi que l'émotion naît d'un faux pas inattendu, d'un bégaïement inopiné, d'un regard qui soudain se voile. Concernant Depardieu, ont toujours été mises en valeur sa carrure et son assise, la place qu'il prend et celle qu'il laisse, pour mieux laisser libre cours ensuite au corps qui chancelle, s'effondre ou se blottit. Ces dernières années ont même vu quelques films en jouer assez finement (*Les temps qui changent* de Téchiné, 2004; *Mammuth* de Kervern et Delépine, 2010), se servant dans leur construction même des bouleversements engendrés par les entrées brusques

Reflet de nos turpitudes comme de nos élans, témoin de notre déchéance comme de nos sursauts, Gérard Depardieu peut même finir par nous dessiller les yeux.

et les fuites imprévues de ce corps massif, prenant littéralement tout sur lui. Il est de ce fait particulièrement séduisant de suivre l'hypothèse de Millet : considérer que ce corps, cette voix, ce jeu, disent la trajectoire de la France jusqu'à son actuelle insinifiance. Les films de Depardieu, des bijoux aux navets sans nombre, en passant par ce que l'on pourrait appeler le cinéma de prestige historique, seraient ainsi le reflet d'une altération progressive, accompagnant le « mouvement par lequel la culture s'est réduite à la propagande, à la sociologie, à la moraline, à une langue qui s'est d'abord dégradée au cinéma avant de dégénérer dans le journalisme puis dans la narratique qui tient lieu de roman et de "grand récit". »

L'écrivain sillonne en tous sens cette filmographie étalée sur plus de quarante ans. Il saute des *Valseuses* (1974), témoignant « du nihilisme dont la "libération sexuelle" est un des masques » à *Tenue de soirée* (1986), ne montrant pas « l'envers de la France mitterrandienne mais sa vérité », souligne que Depardieu « aura été le plus bel amoureux du cinéma français », jamais mièvre ni irrésolu, mais au contraire toujours dans une « forme d'immédiateté brute, voire brutale, qui subvertit la bonne conscience érotique par le sentiment amoureux », insiste sur les chefs d'œuvre incorrects (Ferreri, Pialat) aux questionnements aujourd'hui inconcevables, puisqu'il n'y a plus de place pour l'inquiétude en temps de pacification culturelle, passe rapidement sur ses nombreuses comédies sans grâce, non sans reconnaître que l'acteur a contribué à « tout ce que le cinéma français produit de pire, le miroir franchouillard à quoi il était cependant inévitable, dans le mouvement d'incarnation sacrificielle où il était entré, qu'il [Depardieu] se donnât. »

Incarnation sacrificielle. Deux mots incompréhensibles à l'époque de l'évanescence de confort. Ce n'est en effet pas seulement pour sa participation à tant de films marquant les différentes mues d'un pays désormais en peau de chagrin que Millet s'intéresse à Depardieu, mais bien pour sa manière unique de nous représenter. Avant d'être Danton ou un voyou sans scrupules, un mineur de fond ou l'abbé Donnissan, c'est Depardieu qui apparaît à l'écran. Non parce qu'il jouerait toujours de la même façon (il suffit de le voir dans *La Machine* de Dupeyron en 1994, changer de

personnalité par le simple délié d'un geste ou la distance du regard), mais bien parce que l'excès de sa présence agit comme une sorte de révélateur, renvoyant la représentation normée, que le cinéma sans cesse avalise, à son chiqué. Millet loue ainsi son « jeu légèrement décalé, qu'on pourrait même croire faux, par moments, ou prêt à basculer dans tout autre chose, comme si la réalité du personnage s'effaçait sous le réel de l'être-Depardieu ». L'acteur devient à la fois l'écran où se projeter et le juge que nous réclamons. « Ironique surmoi », il a toutes ces années incarné la France pour mieux nous révéler – « il nous a joués en disant la vérité ». Reflet de nos turpitudes comme de nos élans, témoin de notre déchéance comme de nos sursauts, il peut même finir par nous dessiller les yeux.

Un constat désespéré

« Depardieu a joué notre propre rôle ; il a rendu possible la grande catharsis que l'Église ni la Cité ne peuvent plus opérer ; il a en quelque sorte donné son corps à la France en état de mort littéraire. » Ce dernier adjectif est essentiel. C'est bien le souci de la langue qui réunit l'écrivain hanté par un français peu à peu recouvert de novlangue communicationnelle et l'acteur qui regrettait il y a quelques années que l'on soit « dans un monde où on perd le langage, où on perd les mots »¹. Une langue qui se délite et ainsi irrémédiablement se décompose, témoignant de la mort spirituelle d'une France réduite à sa « condition de fantôme ». En réaction au chuchotis des écritures blanches, Millet fait courir sur des pages entières ses phrases sinueuses qui se hâtent et puis soudain s'interrogent, énumère de digressions en relatives les forces en présence, multiplie les incises inquiètes sans jamais oublier leur visée ni leur cible, refuse de sacrifier le sens au style. Millet écrit comme Depardieu parfois surjoue : par le jeu qui ronfle et gronde, on quitte le miroir ; sous les gestes excessifs et les mots qui crépissent, la vérité d'un homme rétif aux compositions enfin transparait.

Le jouisseur sans qualités, bavard et amnésique, ivre de n'être plus que ce qu'il consomme, est désormais partout chez lui. Millet y voit, et ce sera sa dernière phrase, une « forme de damnation ». Le constat est plus qu'amer, il semble désespéré. Le risque de tout observateur du déclin est de



Richard Millet sur le plateau de l'excellente émission « Blos et tiets vivants », animée par notre ami Armand Gurfaut-martin, visible sur TV Libertés (www.tvlibertes.com/etats-des-questions/)

se retrouver finalement aligné sur les mêmes positions que ses adversaires, qui tout comme lui n'envisagent plus que la fin de l'histoire, mais pour s'en féliciter. La filmographie de Depardieu, encore une fois, peut servir ici de recours. En se souvenant par exemple qu'à ses films les plus narrants ont toujours correspondu, la même année, ses fleurons (*Inspecteur la bavure* et *Loulou, Les anges gardiens* et *Le garçon, Coco* et *Bellamy*). C'est justement à la toute fin du passionnant *Bellamy* de Chabrol (2009), quand les apparences enfin ne sont plus sauvées, qu'apparaissent à l'écran ces vers de Wystan Hugh Auden : « Il y a toujours une autre histoire/il y a plus que ce que l'œil peut saisir ». Méfions-nous des combats joués d'avance. Il y a toujours plusieurs chemins et la déréliction aussi est un piège. D'ailleurs, Richard Millet n'est peut-être pas aussi découragé qu'il veut bien le laisser croire. Sa déploration en tous cas, ne serait-ce qu'en raison de sa langue vigoureuse, a des allures d'offensive. Non décidément, « nous ne sommes pas encore morts, nous dont le capitalisme a programmé la disparition ». ▶

Richard Millet, *Le corps politique de Gérard Depardieu*. Pierre-Guillaume de Roux, 128 p., 17,90 €.

1. Philippe Muray, *On ferme*, Les Belles Lettres, Paris 1997.
2. Richard Millet, *L'amour des trois sœurs Piale*, POL, Paris 1999.
3. Richard Millet, *Le goût des femmes laides*, Gallimard, Paris 2005.
4. Richard Millet, *Le dernier écrivain*, Fata Morgana, Paris 2005.
5. Richard Millet, *Langue fantôme*, Pierre-Guillaume de Roux, Paris 2012.
6. Richard Millet, *L'opprobre*, Gallimard, Paris 2006.
7. Entretien avec Gérard Depardieu, in *Journal du Dimanche*, 18 janvier 2009.